

**E**xiste-t-il dans la vraie vie des psychologues aussi bons que le docteur Dayan ? C'est la question que se pose en ce moment Christine (elle préfère taire son nom de famille), chargée de communication en préretraite à Rambouillet (Yvelines). La sexagénaire a dévoré la deuxième saison d'*En thérapie*, diffusée depuis le 7 avril sur Arte, et n'a pu s'empêcher de pleurer à chaque épisode. La façon dont le thérapeute regarde ses patients la bouleverse à tous les coups. Avant même la fin du 35<sup>e</sup> épisode, elle a pris une résolution : se mettre en quête d'un psychanalyste, pour parler des séquelles encore vives laissées par son divorce, de son rapport à sa mère, de ces moments où elle se sent «*angoissée*» et «*à fleur de peau*». Christine a déjà fréquenté plusieurs psys il y a quelques années, mais les a souvent trouvés trop froids, détachés. Elle rêve d'un praticien aussi investi que celui de la série d'Eric Toledano et Olivier Nakache : «*On voit qu'après les séances, il continue de penser à eux. J'aimerais tellement trouver un psy avec autant de chaleur humaine, aussi impliqué émotionnellement dans notre travail !*»

Christine n'est pas la seule à rêver de prendre rendez-vous chez le docteur Dayan, crâne dégarni et regard grave, incarné à l'écran par Frédéric Pierrot. *En thérapie* saison 2 a dépassé les 20 millions de vues sur Arte.tv en quelques semaines. Dès le mois de février 2021, la première saison, consacrée à des personnages traumatisés par les attentats du 13-Novembre, a rencontré son public. Le contexte sanitaire a forcément joué : à l'époque, les taux d'anxiété et de dépression ont atteint des niveaux inédits, et les professionnels de la santé mentale tentaient justement d'alerter sur le risque de «*troisième vague psychiatrique*». La France entière s'est alors mise à fantasmer ce personnage de confident idéal, capable d'écouter pendant des heures sans jamais juger, et de nous offrir un espace hors du temps où affronter nos peurs.

En regardant *En thérapie*, Patrice Gree, 63 ans, retraité, dit avoir ressenti une forme de nostalgie pour sa propre psychanalyse, terminée cinq ans plus tôt. «*C'est paradoxal, parce que ça ne correspond pas à une période joyeuse : mon analyse a duré treize ans, je traversais une rupture amoureuse très dure. Mais en assistant aux séances du docteur Dayan, j'ai ressenti l'envie d'être regardé comme il regarde ses patients. Cette attention, cette empathie, cette façon de nous tenir la main avec les yeux... Dans la vie, on n'est jamais regardé comme ça*», s'extasie l'ancien libraire aux cheveux poivre et sel et lunettes en demi-lune, rencontré dans un café parisien. Il y a quelques semaines, Patrice a même décidé de retourner voir une analyste,

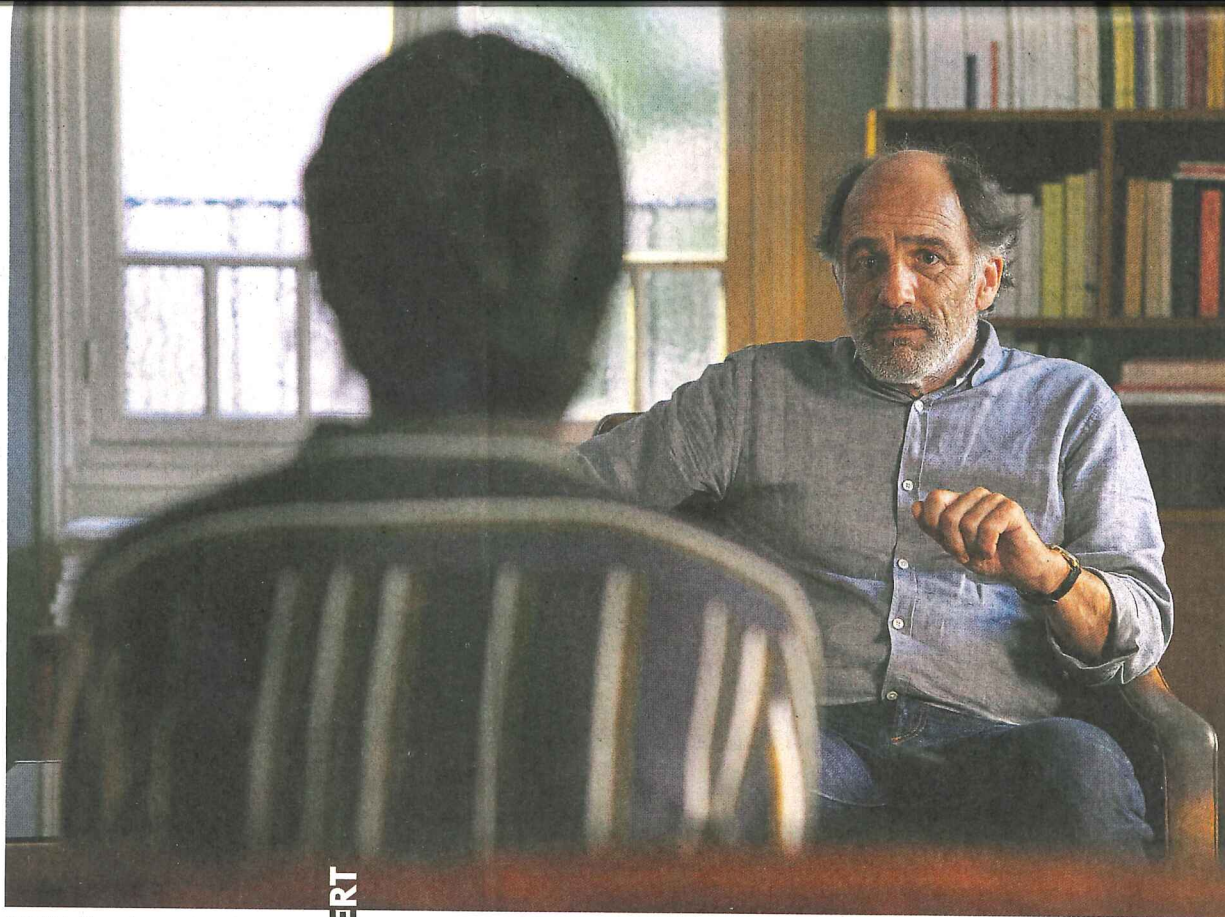
pour une séance seulement, afin d'évoquer sa relation avec son fils. «*Pour l'instant, je ne ressens pas l'envie de retourner en cure, mais en sortant de cette séance, je me suis instantanément senti plus léger. C'est une expérience incroyable, quand on y pense. On ne trouve nulle part ailleurs une telle liberté de parole*», insiste-t-il en finissant son croissant.

Depuis un an, des psys de toute la France ont vu débarquer dans leur cabinet de nouveaux patients attirés par les prouesses du docteur Dayan. «*Bien sûr, dans la série, tout est beaucoup plus rapide que dans la réalité, et s'ils s'attendent à avancer aussi vite, ils peuvent être déçus. Mais les patients finissent par comprendre l'intérêt du temps long*», note le psychanalyste Patrick Landman, qui nous reçoit dans son cabinet parisien, où des DVD des frères Coen et de Woody Allen

sont entassés parmi des dizaines d'ouvrages sur les troubles mentaux. D'après le praticien, la série a permis de banaliser la thérapie, de balayer certains stéréotypes selon lesquels le suivi serait «*réservé aux fous*». Surtout, elle a amené des patients à se poser de nouvelles questions. «*Beaucoup ont été marqués par le personnage d'Ariane qui, dans la saison 1, parvient à séduire son thérapeute. Certaines patientes m'ont demandé s'il m'était déjà arrivé qu'on me fasse un tel rentre-dedans. Elles trouvaient ça très subversif, et cherchaient à savoir comment j'aurais réagi*», s'amuse l'analyste.

Le succès de la série tient peut-être justement au fait qu'elle nous met, en tant que spectateurs, dans une position interdite : celle du voyeur infiltré dans le secret des séances de faits inconnus, et dans l'intimité

de la vie d'un psy. Beaucoup ont découvert à cette occasion que les psychanalystes sont eux-mêmes tenus d'être régulièrement suivis par des confrères, les fameux «*contrôleurs*» incarnés ici au féminin par Carole Bouquet (saison 1) et Charlotte Gainsbourg (saison 2). On observe aussi que les thérapeutes peuvent douter de leur travail, pensent parfois à autre chose pendant les séances, et ont surtout une vie propre qui



Frédéric Pierrot campe le personnage du docteur Dayan. MANUEL MOUTIER

TRANSFERT

## Quand «*En thérapie*» s'invite sur le divan

La série, gros succès sur Arte, motive des téléspectateurs à consulter, voire change le regard de certains patients sur leur psy

Célia Laborie

peut entrer en résonance avec les histoires de leurs patients. Eliette Lévy-Fleisch, 28 ans, consulte régulièrement des psychologues depuis son adolescence, et estime que la série aide à «*désacraliser*» la figure parfois intimidante du thérapeute : «*On voit qu'il a une vie, des problèmes d'argent, un divorce... Des emmerdes, quoi. J'ai longtemps cru que ma psy était quelqu'un qui devait forcément aller hyper bien. Maintenant, je la vois davantage comme une alliée que comme un médecin qui peut guérir de tout*», résume cette consultante en communication.

Sans surprise, les psychologues sont, eux, beaucoup plus réservés sur les qualités du docteur Dayan. «*Plusieurs choses m'ont gêné chez lui : il est souvent dans des tentatives de séduction, avec cette façon d'évoquer ses souvenirs pour inciter les patients à se confier, et entretient avec eux un rapport de force, une forme de rivalité intellectuelle. Il parle énormément, comme s'il avait tout compris dès le début et voulait convaincre les patients au lieu de laisser la place à leurs interprétations. Pour moi, il est assez narcissique, voire un peu tordu*», tranche Christophe Scuderi, psychanalyste à Lille.

C'est justement toutes ces failles apparentes, toutes ces sorties du cadre qui séduisent certains téléspectateurs. Loin des clichés du psychanalyste mutique, il offre à ses patients une empathie sans borne, au point de préparer un sandwich à un préadolescent affamé, d'accompagner une jeune fille malade à l'hôpital et même, dans la première saison, d'accepter un rencard chez l'une de ses patientes. Le dépassement des interdits et la difficulté de ce psy à se départir de son rôle de «*sauveur*»,

sont des enjeux dramatiques de la série. C'est aussi ce qui le rend si attachant. «*Quand le docteur Dayan est presque ému aux larmes devant une patiente, et lui dit que c'est une chance de la connaître, on se dit qu'on aurait tous besoin de ça*», note Christine d'une voix un peu triste.

Il y a bien sûr eu *Les Soprano* (1999-2007), série HBO sur la psychanalyse d'un mafieux, *La Chambre du fils*, film de 2001 dans lequel Nanni Moretti incarne un psychanalyste en deuil ou, plus récemment, *Sibyl* (2019), thriller psychologique de Justine Triet. Mais *En thérapie* est la première fiction française à faire réellement entrer la psychanalyse dans la culture populaire. A l'écran, les spectateurs se voient expliquer les concepts freudiens, à grand renfort de scènes bourrées de lapsus, d'actes manqués et de souvenirs refoulés. Au point de donner à certains l'envie de s'inspirer du docteur Dayan. «*On comprend à quel point nos mots ont un sens, ça aide à faire plus attention à cela au quotidien*», relate Eliette Lévy-Fleisch. «*Sans vouloir "jouer à la psy", quand des amis me confient leurs états d'âme, j'essaie d'être plus à l'écoute, de décortiquer leur discours, de faire des ponts avec d'autres moments de leur vie. J'ai l'impression qu'on ressort plus apaisé de ces discussions. La semaine dernière, pas*

«*J'AI RESENTI L'ENVIE D'ÊTRE REGARDÉ COMME IL REGARDE SES PATIENTS*»

Patrice Gree, 63 ans, retraité

moins de trois personnes m'ont fait remarquer que j'étais particulièrement bienveillante», se félicite la consultante installée entre Paris et Bruxelles.

Selon Christophe Scuderi, malgré toute cette pédagogie, il restera toujours «*quelque chose d'irreprésentable*» dans l'expérience analytique. Après 35 épisodes à scruter leur histoire, leur rapport à la mort, à leurs parents et à eux-mêmes, Inès, Robin, Lydia et Alain gardent d'ailleurs leur part d'ombre. Pour le psy lillois, c'est peut-être l'aspect le plus réaliste de la série : «*La psychanalyse prend en charge le mystère de l'être sans jamais le résoudre tout à fait. En thérapie raconte cette fascination : on entre dans l'intimité des séances, on observe le cheminement des individus et, malgré tout, un certain point des personnages reste une énigme pour eux-mêmes, pour le psychanalyste et pour les spectateurs*», note le praticien.

A défaut d'accéder aux secrets de l'âme humaine, le docteur Dayan reviendra-t-il pour une troisième saison ? Selon les showrunners Eric Toledano et Olivier Nakache, «*rien n'est lancé*» pour la suite. Pour l'instant, il faudra se contenter du réel.

PRÊCHER LE FAUX POUR NIER LE VRAI

## Des «*fake news*» aux «*vrake news*»

Nicolas Santolaria

Le 8 mai, une dépêche AFP annonçait que le parquet égyptien avait ordonné la libération de trois personnes qui, dans une chanson publiée en mars sur TikTok, ont eu l'outrecuidance de dénoncer l'inflation galopante dans leur pays. Largement relayée et appréciée (plus de 11 millions de likes), leur vidéo satirique leur a valu d'être emprisonnés aux motifs suivants : «*terrorisme*» et diffusion de «*fausses informations*». Fausse information ? Si l'on s'en tient rigoureusement aux faits, les prix à la consommation en Egypte ont augmenté en mars de 12,1 %, dans un contexte de forte hausse des tarifs de l'énergie et des matières premières lié à la guerre en Ukraine. On peut donc, effectivement, parler d'«*inflation*».

Mais comment qualifier alors cette information vraie rendue fautive par la simple volonté d'un pouvoir autocratique qui s'emploie à travestir le réel ? Il y a là quelque chose de frauduleux dans l'intention qui fait penser aux «*fake news*». Durant la décennie écoulée, ces dernières ont envahi l'espace public, en profitant de la caisse de résonance des réseaux sociaux. Association de *fake* («*erroné, bidon*») et *news* («*informations*»), le concept désigne ces nouvelles mensongères diffusées dans l'objectif de tromper ou de manipuler le public.

En s'inspirant de cette expression et en contractant les termes «*vrai*» et «*fake*», on pourrait alors qualifier de «*vrake news*» ces in-

formations qui reposent sur une réalité tangible, mais qu'un processus de travestissement présente comme fausses. Le fait d'avancer, comme l'ont fait les Russes, que le massacre de civils qui a eu lieu à Boutcha n'est qu'une «*mise en scène*» est un cas emblématique de «*vrake news*». Ce relativisme nauséabond raconte à la fois la porosité des esprits à la propagande et l'émergence problématique d'un révisionnisme en temps réel, utilisé comme arme géostratégique. «*Les mots si précieux peuvent-ils perdre toute valeur ?*», s'interrogeait le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, dans son discours du 8 mai.

Là où la «*fake news*» contribue à l'édification d'une réalité alternative en présentant le

faux comme vrai de manière parfois fantasque (non, le pape n'a jamais soutenu Donald Trump), l'objectif de la «*vrake news*» est de nier les évidences, de proposer un «*narratif*» de substitution où le vrai est invalidé, jusqu'à voir sa possibilité même anéantie. Ainsi, depuis le 4 mars, parler publiquement en Russie de «*guerre*» ou d'«*invasion*» à propos de ce qui se passe en Ukraine vous assimile à un propagateur de «*fausses informations*», et peut vous valoir jusqu'à quinze ans de prison. Dans ce monde à l'envers, les promoteurs assermentés de «*vrake news*» ne cessent de rappeler que tout ceci n'est qu'une «*opération spéciale*» visant au «*maintien de la paix*»; dans laquelle les vraies victimes sont travesties en faux «*nazis*».